

THEATRE DE POCAH



IF AIGENIE A SPLOTT

DE GARY OWEN

Iphigénie à Splott

de Gary Owen
mis en scène par Georges Lini
avec Gwendoline Gauthier

Effie habite à Splott, un quartier de Cardiff -capitale du Pays de Galles-, miné par la fermeture des usines, le chômage et la précarité.

Effie, c'est le genre de fille qu'on évite de regarder dans les yeux quand on la croise dans la rue car on a l'impression qu'elle va nous exploser au visage. Effie, on croit la connaître, alors on la juge l'air de rien, mais on n'en connaît pas la moitié...

Tous les lundis, elle picole comme une sauvage, se came à fond et émerge au bout de trois jours d' « une gueule de bois pire que la mort » pour mieux recommencer. Un personnage de démesure, jusqu'au-boutiste et qu'on croirait sorti d'une tragédie grecque.

Et puis, un soir, l'occasion lui est offerte d'être autre chose que ça...

Iphigénie à Splott a gagné le prix de la meilleure pièce en 2015 aux prestigieux Theatre Awards (Londres). Le texte a été lu à la Comédie française la saison dernière et est proposé au Poche pour la première fois en langue française.

Georges Lini signe la mise en scène de ce texte organique. Trois musiciens rock entourent la comédienne et offriront un décor très « Guinness et punk is not dead »

Traduction **Blandine Pélissier** et **Kelly Rivière** | Mise en scène **Georges Lini** | Avec **Gwendoline Gauthier** | Collaboration artistique **Sébastien Fernandez** | Direction musicale **François Sauveur** | Musiciens **Pierre Constant**, **Julien Lemonnier** et **François Sauveur** | Création lumières **Jérôme Dejean** | Costumes **Charly Kleinermann** et **Thibaut De Coster** | Une coproduction du Théâtre de Poche et de la Cie Belle de Nuit. Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale. L'auteur est représenté par MCR Agence Littéraire.

Contents

1.	Présentation générale du projet	5
2.	Interview	6
3.	Quelques éléments d'histoire	7
4.	Thématiques qui traversent le spectacle	15
5.	Dramaturgie	22
6.	Pistes pour prolonger la réflexion	25

Notes d'intention

Note d'intention de Georges Lini, le metteur en scène

Lorsqu'on a entre les mains une pièce comme *Iphigénie à Splott* et qu'on décide de la monter, il est primordial de garder en mémoire le raz de marée émotionnel qu'a suscité la première lecture. Car la pièce de Gary Owen est de celle qui vous bouleverse, qui ne vous laisse pas indemne. Et notre boulot est de restituer cette émotion. *Iphigénie à Splott* est un cri de détresse poussé par une jeunesse en colère et révoltée et dont nous, les aînés, avons saccagé les illusions. C'est une pique de rappel pour une société en voie de déshumanisation. Car, oui, il faut bien l'avouer, notre responsabilité est plus qu'engagée : quel monde leur laissons-nous en héritage? N'avons-nous pas tout cochonné ici-bas ? Tout salopé?

Alors oui, la jeunesse gueule. Elle se fait matraquer ou/et piétiner par des chevaux mais ne baisse pas le ton. Car il ne lui reste plus que ça.

Notre héroïne, qui ne s'appelle pas *Iphigénie* -il faudra faire travailler vos méninges pour comprendre l'astuce-fait partie de ces naufragé(e)s de l'existence, qui usent de leur « fighting-spirit » pour tenter de garder la tête hors de l'eau. Pour elle la vie est un combat de tous les instants.

Dans une région en crise, voire sinistrée, difficile voire impossible d'envisager l'avenir. De trouver un sens à tout ça. Alors pour oublier, pour masquer la détresse, on boit, on fume, on fait la fête, on cherche des échappatoires à sa propre misère.

Mais ce qui lui reste, tout ce qui lui reste, à notre héroïne (ce titre vous le verrez n'est pas usurpé) c'est sa dignité. Et elle ne laissera personne la lui prendre.

Gardez pour vous vos préjugés et vos sarcasmes. Les apparences peuvent être trompeuses.

Il y a 21 ans de cela, sur ce même plateau du Poche, dans *Trainspotting*, je gueulais dans la peau de Francis Begbie « Sur quelle putain de planète on vit?! ».

Les choses ne se sont pas arrangées.

La colère est toujours là.

Et ici encore, nous la partageons avec vous.

Autour du personnage, par Gwendoline Gauthier, la comédienne

Ce texte ne m'a plus quitté depuis la première fois où je l'ai lu. Dès les premières lignes, j'ai été passionnée par Effie, son verbe, son humour, sa puissance vitale. Effie ne connaît que la précarité et les rues de Splott, et pourtant c'est une guerrière moderne comme on en croise peu au théâtre.

Voilà pourquoi j'ai été extrêmement heureuse quand j'ai su que j'allais pouvoir l'incarner !

Je suis partie à Cardiff, ai dormi dans le quartier de Splott pour m'imprégner du lieu du récit. Dans les rues longeant les usines désaffectées, dans les pubs pleins et les parcs vides, je répétais mon texte, mettant des images sur des mots.

C'est à la fois un drame privé et un drame politique. Parce que c'est aux gens comme Effie qu'on demande de se sacrifier, de « faire des efforts ». Et c'est ce qu'elle va devoir faire après avoir vécu le plus grand drame de sa vie, causé par le manque de personnel et l'ingérence des hôpitaux dûs aux coupes budgétaires.

Ce qui est très beau dans cette pièce, et c'est pour ça qu'il faut la jouer, c'est qu'elle montre à quel point la politique ce n'est pas une question philosophique ou un exercice de débat

. La politique a des conséquences directes sur l'existence des gens, sur leurs conditions physiques et mentales, sur leur durée de vie.

Ma rencontre avec Georges a été d'une simplicité saisissante. Sa passion pour les tréfonds de la culture britannique ainsi que pour les personnages hauts en couleur nous a amenés au travail avec beaucoup d'enthousiasme et d'obstination à la fois.

Autour de la musique, par Pierre Constant, Julien Lemonnier et François Sauveur, les musiciens

Afin de constituer un univers commun, nous avons commencé par jouer à nous trois, en enregistrant toutes nos impros. Nous avons cependant déjà lu la pièce et discuté de « l'esprit général » et des différentes couleurs que la musique pourrait apporter, des « statuts divers » qu'elle pourrait occuper.

En ré-écoutant la matière, nous avons sélectionné des mélodies, des sons, des idées à développer en fonction du récit, des émotions brutes, de l'atmosphère et du contexte qui traversent et entourent le personnage d'Effie.

Sur scène, nous préparons en général un maximum de matière en amont des répétitions afin de pouvoir dès le départ incorporer la musique au travail des scènes, car elle agit directement sur les acteurs, impacte le rythme, et crée aussi des liens dramaturgiques.

Georges Lini nous propose une grande liberté d'action. Il construit sa mise en scène en lien étroit avec la musique. Nous envisageons la création musicale comme un acteur à part entière, on réfléchit à son rôle, à son statut, et nous essayons de lui donner chaque fois une couleur singulière, une cohérence dramaturgique propre et d'en faire un « récit en soi », comme s'il s'agissait de composer un album.

1. Présentation générale du projet

1. Que raconte le spectacle?

Effie habite à Splott, un quartier de Cardiff, la capitale du Pays de Galles, touché par la désindustrialisation, le chômage et la paupérisation. Effie, c'est le genre de fille qu'on évite de regarder dans les yeux quand on la croise dans la rue, qu'on se permet de juger l'air de rien. Effie, on croit la connaître, mais on n'en connaît pas la moitié. Tous les lundis, elle se jette dans une spirale d'alcool, de drogues et de drames, et émerge au bout de trois jours d'une gueule de bois pire que la mort pour mieux recommencer. Et puis, un soir, l'occasion lui est offerte d'être lus que ça.

2. D'où vient le titre?

Splott, c'est là que l'auteur de la pièce, Gary Owen, a grandi. Ces quartiers-là, il les connaît comme sa poche. Leurs personnages, leurs hopitaux et leurs salles d'attente de médecins aussi. Puis ce nom sonne presque comme un bruit de vieille loque mouillée qui tombe sur un sol boueux, quelque chose qui vient créer une image mentale particulière dans l'esprit. Ça, c'est pour Splott.

Que vient faire là-dedans Iphigénie ? C'est cette jeune fille grecque, fille d'Agamemnon, qui a été sacrifiée par son père pour calmer la colère de la déesse Artémis, durant la guerre de Troie. La légende est incertaine et, comme toute bonne histoire mythologique, un brin tordue, mais elle met en évidence l'idée de sacrifice d'une jeune femme pour le bien de tout un peuple. Nous reviendrons sur les détails passionnants du mythe dans la partie historique.

En s'inspirant de la mythologie grecque, Gary Owen invente donc une Iphigénie d'aujourd'hui, combative, drôle et furieuse, pour parler des classes sociales les plus meurtries par les coupes drastiques effectuées dans les budgets de la santé et du social.

2. Interview

Comment avez-vous rencontré ce texte ?

J'ai reçu le texte du centre de traduction (Maison Antoine Vitez) et j'ai eu un coup de foudre comme rarement j'en ai eu. Il y a des bouquins comme ça, quand tu lis le texte, c'est un choc de lecture et tu sais que tu vas le monter. J'ai vécu ce choc-là deux fois auparavant, avec *Incendies*, et *La cuisine d'Elvis*. Avec cette écriture anglo-saxonne que j'adore, c'est une façon particulière de parler de la réalité. C'est une écriture cinglante, qui t'accompagne. C'est ça les grands textes, et c'est aussi le but de l'art, d'accompagner l'émotion, que ce soit un rejet ou un coup de foudre. Et c'est ce qui m'habite depuis le début du travail sur cette pièce.

Cette histoire, c'est presque une histoire banale, non ?

Oui, c'est l'itinéraire d'un enfant pas gâté, une histoire toute banale d'une fille défavorisée qui tente de survivre. Ça semble basique, à la Ken Loach, c'est social et dur, mais avec humour, à l'anglo-saxonne : on ne s'apitoie jamais sur soi-même. C'est la jungle et il faut en sortir. Et une des facettes de cette écriture, c'est l'humour. On ne se tape pas toutes les deux minutes sur la cuisse, mais on n'en ressort pas assommé. Effie rit d'elle-même, de son histoire, même si ce n'est pas drôle. Et il y a une porte de sortie, une faille par où passe malgré tout la lumière.

Comment voyez-vous le lien avec Iphigénie ?

C'est un rapport indirect au titre via un thème : le sacrifice de l'enfant. Dans *Les Atrides*¹, cela entraîne une malédiction. Ici, plutôt, ce sacrifice de l'enfant va lui permettre de rebondir. Le rapport au mythe d'Iphigénie est juste splendide. Faire le lien avec l'histoire antique est sublime. Et intellectuellement, c'est vraiment intéressant. Durant toute la lecture, je me suis demandé quel était le lien, ça m'a accompagné, puis je me suis dit, c'est très beau, c'est subtil.

Est-ce que vous avez essayé de mettre en évidence ce rapport au mythe ?

Je ne veux pas que le lien soit trop évident. Je veux essayer de transmettre ce que j'ai ressenti à la première lecture. Ne pas vouloir en faire trop. Juste raconter l'histoire et transmettre l'émotion. Je voudrais que les gens puissent interpréter ce rapport au mythe à leur manière. C'est là que mon rapport au travail a évolué : auparavant,

1 Les Atrides est un spectacle mis en scène en 2019 par Georges Lini, qui s'attaque à un autre morceau tragique de la mythologie grecque, celui d'une famille maudite qui se déchire.

j'avais l'impression que j'avais une mission, un message à transmettre, et je donnais tout sur un plateau. Du coup, le spectateur n'avait pas à réfléchir. Maintenant, j'ai changé de perspective, et j'aime surtout l'ambiguïté dans la mise en scène. Ensuite, c'est à chaque spectateur de faire le travail.

Comment avez-vous abordé le personnage de Effie ?

On a travaillé la profondeur des failles d'abord, et ensuite la forme. Ce qui est intéressant, c'est les couches différentes. Et la principale, c'est que cette personne est fragile. Qu'est-ce qui l'a rendue fragile ? La vie qu'elle mène, là où elle est née ? Pour moi, ce sont les rencontres qui sont primordiales et qui font qui on est. Elle ne s'en sort pas parce qu'elle est mal entourée. Des parents absents, des mauvaises fréquentations, un quartier pourri, ça fait beaucoup, pour s'en sortir il faut se battre plus que les autres. Et une seule rencontre peut faire sortir de là, une seule rencontre peut suffire. Elle y croit, mais elle se plante.

La pièce se passe en Angleterre, dans une ville post-industrielle rongée par le chômage et l'ennui, et pourtant, ça pourrait se passer chez nous, à Charleroi ou La Louvière, non ?

Oui, bien sûr, c'est le propre des grands textes, ils sont intemporels. Les bassins miniers où l'activité économique basée sur une seule ressource s'arrête d'un coup, c'est la catastrophe sociale, c'est sûr, mais il n'y a pas besoin d'aller dans les cités ouvrières à Charleroi : à Bruxelles aussi, il y a des gens dans la précarité. L'économie est ce qu'elle est, et c'est précaire dans tous les secteurs, donc ça nous parle. On côtoie tous des gens comme Effie, et on peut même en faire partie à certains moments de notre vie.

Et quelle est la place de l'homme dans cette pièce ? On ne les entend pas beaucoup parler, et ils n'ont pas vraiment le beau rôle...

Ah oui, c'est sûr, il y a pas mal de gros cons. En cela, c'est une pièce éminemment contemporaine, en lien avec le mouvement féministe que je défends évidemment. Ce mouvement, il me permet de me rendre compte de ce que les femmes subissent au quotidien. Effie, pas de bol pour elle, tombe sur deux cons, qui sont juste cons différemment. Mais nous aussi, on n'est pas des gens bien tous les jours. Je m'inclus là-dedans. Ce sont des erreurs quotidiennes, des lâchetés quotidiennes, auxquelles on peut s'identifier, parce qu'il y a des jours où on est des gros cons, tous. C'est important de savoir ça aussi. La place de l'homme est là, oui : on n'est pas des héros, c'est sûr...

3. Quelques éléments d'histoire

Le mythe grec d'Iphigénie

*Ce qui me permet de tenir, c'est de savoir
Que j'ai encaissé cette douleur
Et que je vous ai épargné, à tous, de vivre la même chose*

La guerre de Troie, ça vous dit quelque chose ? À part le cheval, bien sûr. C'est un peu confus dans vos mémoires ? C'est normal, la mythologie, c'est toujours un énorme et passionnant embrouillamini d'humains et de dieux ! Allez, on reprend l'histoire (ou du moins une des nombreuses versions de cette histoire) depuis le début, parce que ce serait dommage de passer à côté d'une telle aventure, avec un spectacle faisant référence à Iphigénie...

Un kidnapping qui fâche

Au départ, il y a une femme, et pas n'importe laquelle : Hélène, la plus belle de toutes, paraît-il. Et accessoirement, reine de Sparte, en Grèce, en 1200 avant Jésus Christ. Son mari, le roi Ménélas, part en Crète pour ses petites affaires. Le prince Pâris, venu de la ville de Troie (en Turquie actuelle), profite de son absence pour faire un deal avec Aphrodite, et aller dérober la belle à son époux. Là, les versions diffèrent : a-t-elle véritablement été enlevée par la force par ceux qui étaient considérés comme des barbares à l'époque, ou a-t-elle plutôt été séduite par le bellâtre jusqu'à le suivre de son plein gré ? 3000 ans plus tard, la polémique fait rage. Mais avec dans sa poche Aphrodite, la déesse de l'amour, de la beauté et du plaisir, on peut avoir un petit doute sur la question... Et en tout cas, quand Ménélas revient, sa belle Hélène, elle n'est plus là, elle est en train de manger des loukoums avec Pâris à Troie !

Vengeance!

Furax mais diplomate, le roi de Sparte commence par aller poliment demander au prince de Troie de lui rendre sa femme. Ulysse l'accompagne dans cette mission, qui bien sûr est un échec total : Pâris ne s'est quand même pas donné tout ce mal pour ensuite rendre la plus belle femme du monde sur un *s'il vous plaît* ! Résultat : dix ans de guerre acharnée. Parce que Ménélas, lui, il ne lâche rien. Il rameute tous les rois de Grèce, et son frère Agamemnon, pour lever une armée immense qui va attaquer Troie à deux reprises. Oui, car à l'époque, sans Jetfighter, forcément, on met un peu plus de temps à arriver chez l'ennemi, et chaque expédition dure plusieurs années...

Qui fait le malin tombe dans le ravin

Troie, c'est une cité au bord de la mer d'Égée, entre Istanbul et Izmir. Pour y aller depuis la péninsule grecque, le plus court, c'est par bateau, logique. Agamemnon s'élanç

donc sur les vagues avec une flotte de guerre impressionnante. Mais pas de chance pour lui, pas un poil de vent dans les voiles. Pas de chance, ou une petite boulette qui a fâché un dieu rancunier ? En mythologie, rien n'arrive jamais par hasard. La météo, ça n'existe pas. Et là, Agamemnon est bien obligé de se rappeler quelque chose : il a offensé Artémis, la déesse de la nature sauvage et de la chasse, sœur jumelle d'Apollon, toujours accompagnée de son arc à flèche. Oh, pas grand chose : lui, simple mortel, a juste fanfaronné qu'il était plus habile qu'elle au tir à l'arc, et a tué un cerf sur le territoire sacré de la déesse. Malheur ! Qui ne sait pas que les dieux sont extrêmement susceptibles ? Et bam, vengeance : plus de vent sur sa flotte de guerre !

Fake news

Le voilà donc penaud, avec ses milliers de soldats, à Aulis, une cité portuaire grecque en face de Troie. C'est là qu'Artémis, par l'intermédiaire d'un devin, lui propose un deal bien pourri : si tu veux du vent, sacrifie ta fille Iphigénie. Oui, ils sont comme ça, les dieux antiques: ce n'est pas la bonté qui les étouffe. Ce n'est pas comme si Agamemnon avait le choix. La mort dans l'âme, il accepte le deal, et se jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus à faire le malin. Pour attirer sa fille, il annonce un gros bobard : le beau et fort roi Achille veut l'épouser ! Il faut qu'elle le rejoigne avec sa mère de toute urgence, car il est déjà en train de préparer les noces (non, non, aucun doute, Iphigénie n'y verra pas d'inconvénient...)

Un petit point faible...

Achille, c'est celui du talon d'Achille ? Et oui : sa mère l'avait trempé bébé dans le fleuve des enfers, le Styx, ce qui l'a rendu invulnérable. Partout, sauf au talon droit, parce que c'est par là que sa mère le tenait. On a donc un homme invincible avec un seul point faible, son talon. Avouons, un roi guerrier invincible, ça aide pour pourfendre l'ennemi. Sans lui, les Grecs étaient mal barrés. Bien sûr, inutile de dire que c'est précisément par son talon qu'il se fera tuer à Troie : une flèche décochée par le prince Pâris exactement là où il ne faut pas. Mais ce qui nous intéresse, c'est cette question : a-t-il oui ou non épousé Iphigénie avant de mourir à la guerre ?

Sauvée in extremis

Et bien non ! Il était là, pourtant, à Aulis, mais l'ambiance n'était pas vraiment à la drague. Juste au moment où Iphigénie allait être immolée, Artémis a eu pitié d'elle, et l'a remplacée par une biche sur l'autel du sacrifice, puis l'a emmenée avec elle dans un de ses temples. Pourquoi a-t-elle changé d'avis ? Peut-être n'a-t-elle pas été tout à fait insensible à la douleur de sa mère et aux supplications d'Achille, qui n'aurait quand même pas rechigné à

mariage la jolie. Difficile à dire. Mais une fois emmenée par Artémis, plus de mariage en vue : elle sera prêtresse dans un temple dédié à une idole en Tauride, dans l'actuelle Russie, au bord de la mer noire. Cela dit, la légende raconte tout de même qu'ils se seraient mariés après leur mort, sur l'île des Bienheureux. Pratique, hein, d'avoir une deuxième chance au paradis ?

Victime ou héroïne ?

À ce stade de l'histoire, une question reste en suspens, une question qui nous intéresse particulièrement dans son lien avec notre Iphigénie à Splott : la fille d'Agamemnon a-t-elle accepté le sacrifice la tête haute, sachant qu'elle mourrait pour une cause plus grande qu'elle, ou a-t-elle supplié son père de l'épargner, jugeant cet acte barbare inutile et absurde ? La plupart des récits s'accordent à dire qu'elle avait choisi d'accepter d'être immolée, d'offrir sa vie en sacrifice pour son peuple. Voici par exemple ce qu'Euripide écrit :

Au moment où Agamemnon voit sa fille s'avancer dans le bois pour y être immolée, il gémit, détourne la tête, et, pour cacher ses larmes, se voile le visage. Mais elle, s'approchant de son père, lui dit : « Mon père, me voici; je viens de mon plein gré, pour ma patrie et pour toute l'Hellade, m'offrir comme victime : conduisez-moi à l'autel de la déesse, puisqu'elle le veut ainsi. Puisse, grâce à moi, la fortune vous sourire, assurer la victoire à vos armes, et vous ramener au pays natal! Que nul Argien ne porte donc la main sur moi : je présenterai ma gorge en silence, et mon cœur ne faiblira pas. Elle dit, et tous, en l'écoutant, admirent sa grande âme et sa vaillance.

(Extrait de Iphigénie à Aulis, par Euripide)

Et c'est ce courage qui la rend carrément hyper désirable aux yeux d'Achille, qui dira :

« Fille d'Agamemnon, j'aurais regardé comme une faveur des dieux de pouvoir unir mon sort au vôtre. Heureuse la Grèce d'avoir produit une aussi rare vertu! Heureuse vous-même de faire à la Grèce un si beau sacrifice! Vous venez de parler d'une manière digne de vous, digne de la patrie. Au lieu de lutter inutilement contre les dieux, vous avez su vous faire de la nécessité un titre de gloire; et quand je considère la générosité de votre caractère, je sens s'augmenter dans mon cœur le désir d'être vôtre. »

(Extrait d'Iphigénie à Aulis, par Euripide)

Alors, quel est le lien entre Effie et Iphigénie ? On vous laisse réfléchir, on y reviendra...

Et le cheval, dans tout ça ?

Reprenons le fil de l'histoire où on l'a laissé : une fois la colère d'Artémis apaisée, et Iphigénie devenue sa prêtresse, l'expédition peut repartir sur la mer, emportée par des vents favorables. Lorsque Agamemnon et Ménélas débarquent avec leur armée sur le sol turc, ils établissent leur camp sur la plage au pied de Troie. Mais la cité est défendue par de hauts murs, et ça pourrait encore bien prendre dix autres années de siège pour y pénétrer. Entre temps, la belle Hélène, elle aura pris un fameux coup de vieux. Et quand Achille meurt d'une flèche dans le talon, les Grecs commencent à perdre espoir. Heureusement, Ulysse, fin stratège, leur pond une idée de génie : construire un énorme cheval de bois sur roulettes, y cacher des soldats et le laisser aux portes de la ville, comme un cadeau, puis faire semblant d'abandonner le combat et de repartir sur la mer. Et ça marche ! Les Troyens, trop contents, rentrent le cheval dans les murs de la ville, et fêtent leur victoire toute la nuit ! Quand ils s'écroulent bourrés sur leurs pénates au petit matin, les soldats grecs sortent du ventre du cheval, ouvrent les portes de la ville, et c'est l'armée entière qui profitera de la gueule de bois massive pour conquérir Troie !

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Le sacrifice en question

Voici un autre court extrait du texte d'Euripide, pour nourrir la réflexion par rapport à l'idée du sacrifice d'une seule personne pour le bien d'un plus grand nombre :

Et, si Artémis demande mon sang, ferai-je obstacle, moi simple mortelle, à la volonté d'une déesse? Non, c'est impossible. Je donne ma vie à la Grèce. Immolez-moi, renversez Troie ! Voilà ce qui rappellera mon nom à jamais, voilà mes enfants, mon hymen, et ma gloire.

- Comment percevez-vous le lien entre l'Iphigénie antique et l'Iphigénie contemporaine ? Selon vous, quelles sont leurs différences ? Quels sont leurs points communs ?

- Aujourd'hui, on ne parle plus de dieux et de déesses, mais les rapports de domination sont toujours bien présents. À qui Effie se sacrifie-t-elle ? Sent-elle, elle aussi, qu'il est impossible de lutter contre la volonté des dominants ?

- Transformez ces paroles pour les mettre dans la bouche d'Effie. Que dirait-elle ?

- Le sacrifice fait-il sens pour vous ? À la place d'Iphigénie, qu'auriez-vous fait ? Et à la place d'Effie ? Comprenez-vous leur logique ?

- Y a-t-il un ou plusieurs contextes dans lesquels vous pourriez accepter d'être sacrifié ?

Aujourd'hui, d'autres Effies?

Michel Azama, auteur d'une autre pièce de théâtre intitulée « Iphigénie ou le péché des dieux »², affirme ceci : Chaque jour dans un lieu du monde s'accomplit le sacrifice de milliers d'Iphigénies.

Que veut-il mettre en évidence ? Par petits groupes, avec des outils de recherche et vos connaissances sur le monde, citez et expliquez entre cinq et dix exemples de sacrifice individuels au nom d'une cause collective. Puis, pour chacun de ces cas, réfléchissez ensemble à ces questions.

- Leur cause vous semble-t-elle légitime ? Pourquoi ?

² Iphigénie ou le péché des dieux, pièce écrite pour les lycéens par l'auteur français Michel Azama, publiée aux Editions Théâtrales en 1991. Quelques pages peuvent être lues avec délice sur le site de l'éditeur : <https://www.editionstheatrales.fr/files/bookfiles/azama-iphigenie-55b0be7d-c19b2.pdf>

- Ceux qui se sacrifient sont-ils manipulés, non pas par des dieux eux-mêmes, mais par des hommes qui se prennent pour des dieux ? Ou agissent-ils avec leur libre arbitre ?

- Qui seraient ces nouveaux dieux qui réclament un sacrifice ?

- Y a-t-il des sacrifices justes et utiles ? Si oui, quels seraient selon vous les critères importants pour qu'un sacrifice soit juste et utile ?

- Quels autres manières de réagir pourrait-on imaginer, pour chacun des cas de sacrifice identifié, qui n'appelle pas à la violence, au sang qui coule ? Comment pourrait-on inventer des résistances qui ne mènent ni à la mort ni au fanatisme ? En avez-vous des exemples ?

Ecriture d'un dialogue

Imaginez qu'Effie rencontre Iphigénie... Choisissez le lieu de rencontre et le moment (dans la vie de l'une ou de l'autre, ou ailleurs, avant ou après leur sacrifice) et écrivez le dialogue de leurs échanges. Jouez avec les registres de langue différents, et sentez-vous libre d'inventer de nouvelles trajectoires étonnantes, tragiques, drôles, surréalistes, à leurs vies...

Le texte sera alors composé de trois parties : une introduction qui situe la rencontre dans le temps et dans l'espace, puis le dialogue en lui-même, qui sera la partie la plus longue, et enfin un épilogue, qui raconte comment évolue leur vie après cette rencontre décisive.

Thatcher et la crise économique anglo-saxonne

Mémé dit, il y avait tout ce qu'il faut ici avant.

Il n'y a plus de magasins, la salle de loto a brûlé, les pubs sont fermés, les médecins aussi. Le centre d'animation, boum, par terre, et hop, des nouveaux apparts.

Elle dit qu'avant, on vivait. On pouvait vivre ici et vivre bien.

Maintenant, on nous entasse et on nous demande d'exister, c'est tout.

On change d'époque, on change d'ambiance. Splott, c'est la banlieue de Cardiff, une cité industrielle à l'arrêt, un décor de désolation, une population précarisée. Qu'est-ce qui s'est passé pour qu'on en arrive là ? Si l'économie de l'empire anglo-saxon a été florissante, à la pointe de l'industrialisation à ses débuts, riche de ses colonies, et protégée des appétits de ses voisins par la mer, le déclin n'en fut que plus rude à avaler. Pourquoi ce déclin ? Évidemment, il s'agit toujours d'un tableau complexe avec de nombreux facteurs, mais parmi ceux-ci, on peut en pointer quelques-uns pour mieux comprendre l'origine de la crise économique du Royaume-Uni qui sert de toile de fond au personnage d'Effie.

Les premiers seront les derniers...

Les Anglais sont les premiers en Europe à développer l'industrie : les mines de charbon, la construction automobile, le textile, le travail du métal... Au début, ils sont les pionniers, et donc les rois du marché. Mais les techniques et machines évoluent vite, et petit à petit, leur matériel devient vieillot, voire obsolète, alors que les autres pays, qui ont démarré plus tard, eux, cartonnent avec des innovations techniques, plus rentables, plus productives. Et comme ce sont des industries lourdes et coûteuses, on ne les modernise pas d'un clic en téléchargeant un nouveau logiciel...

L'apparition des rois du pétrole

La grande ressource naturelle du Royaume-Uni, c'était le charbon. Tout le monde en avait besoin : les particuliers, les industries, les voisins européens. Les mines allaient bon train, et même si ce n'était pas la vie de château, il y avait du travail et des bénéfices pour tout le monde. Jusqu'à ce jour, après la deuxième guerre mondiale, où un bédouin du désert d'Arabie, en creusant un trou un peu profond, découvre une immense nappe de pétrole. Aïe. C'est le début d'une nouvelle ère, celle de l'or noir, et

le début de la lente agonie du charbon comme source d'énergie. Lente agonie aussi de toute une population qui vit autour de ces mines, en Angleterre mais également à La Louvière, Mons, Charleroi, Herstal, Seraing...

Bim une guerre, bam une deuxième

On pourrait imaginer que le Royaume-Uni, excentré et protégé par la mer, a moins souffert des deux conflits mondiaux que le reste de l'Europe. Il n'en est rien. La première guerre avait déjà mis à mal son économie, affaibli sa monnaie et augmenté son endettement, surtout envers les États-Unis, son ancienne colonie. Mais durant la seconde guerre mondiale, les avions nazis ont passé la Manche pour venir bombarder Londres et d'autres villes anglaises. Et non, contrairement à l'adage populaire, recevoir des coups dans la tronche, ça ne rend pas plus fort. Surtout quand une grande partie de sa force de production est déjà pour fournir l'armée, en hommes, en matériel, en énergie, en munitions.

À gauche toutes !

Résultat, en 1945, malgré la victoire des Alliés, c'est un peu le carnage. Pour essayer de se relever et de soutenir la population, le gouvernement travailliste (entendez par là ce que nous appellerions les socialistes) met en place le National Health Service (un système de soin de santé), une sécurité sociale, et nationalise les grandes industries, dont notamment la sidérurgie. L'intention est bonne, mais le résultat n'est pas à la hauteur de ses ambitions : l'économie s'écroule, le pays est plus endetté que jamais, et après six ans, c'est la droite qui revient au pouvoir.

Un peu de douceur féminine...

Deux décennies de remous politiques plus tard, c'est toujours la crise, personne n'a réussi à sortir le pays du marasme. C'est alors qu'en 1979 arrive sur le devant de la scène politique celle qu'on appellera la Dame de Fer. Margareth Thatcher. Un petit bout de bonne femme de 52 ans, fille d'épicier, diplômée en chimie et en droit, à la tête du parti conservateur. Une ultra-libérale qui, en 11 ans de pouvoir, opérera un tournant radical. Pour le meilleur ou pour le pire ? À vous de voir...

Ma politique est basée non pas sur des théories économiques mais sur des principes avec lesquels moi et des millions de semblables avons été élevés : un honnête jour de travail pour une honnête paye. Vivez selon vos moyens. Gardez un pécule pour les jours de pluie. Payez vos factures à l'heure. Soutenez la police.

(Extrait d'un discours de Margareth Thatcher prononcé en septembre 1981)

C'est une révolution idéologique, économique et sociale, menée d'une main de fer. Il s'agit de redresser l'économie (en privatisant un maximum les entreprises nationales) et d'assainir les finances publiques (en coupant dans

les budgets) pour *make Britain great again*³, selon ses propres mots. On est à l'opposé des socialistes : ici, si tu ne travailles pas dur, tu n'auras rien. Si tu es pauvre, c'est bien de ta faute, pas question de t'aider. Malade ? Fallait prévoir. Au chômage ? Suffit d'être courageux et de rebondir. Sois fort, bats-toi, et ne te plains pas. La Dame de Fer, vous voyez ce que ça signifie?

Rien n'est jamais tout blanc ou tout noir...

Le résultat de sa politique, qui restera dans les annales sous le nom de *thatchérisme*, est bel et bien une situation économique assainie et une croissance retrouvée. La question est : à quel prix ? Le secteur public s'est en effet considérablement dégradé : la qualité de l'éducation a baissé, les élans sociaux sont à l'arrêt, les syndicats sont fustigés. Autre conséquence fâcheuse : si l'économie va mieux, l'augmentation du niveau de vie ne profite pas à tout le monde. L'écart entre les riches et les pauvres s'est fortement creusé. Le nombre d'emplois précaires s'est multiplié. Certaines régions plus reculées, comme l'Écosse, sont carrément délaissées, et plongent droit dans la misère. Et les nombreuses médailles que Margareth a reçues brillent par leur oubli des laissés pour compte de sa politique ultra-libérale abrasive.

*Quand vient le temps des coupes
Je me demande : pendant combien de temps encore
Va falloir qu'on encaisse
Et je me demande
Qu'est-ce qui va se passer
Le jour où on pourra plus encaisser ?*

Et la Belgique ?

Quand on tape « coupe soins de santé Thatcher Belgique » dans un moteur de recherche, c'est le visage de Maggie De Block qui apparaît en premier dans les résultats. Coïncidence ? On l'y compare à cette autre « Maggie » historique, Margareth Thatcher, car toutes deux semblent couper sans état d'âme dans les acquis sociaux sous prétexte qu'il n'y a pas d'alternative... En 2017, notre Maggie nationale, alors Ministre des Affaires Sociales et de la Santé, décide de retirer 900 millions à l'enveloppe budgétaire de la santé. Y'a plus de sous dans les poches de l'Etat, il faut se serrer la ceinture. C'est ainsi qu'avec un courage inouï, le gouvernement choisit de serrer la ceinture des plus faibles, des malades, des vieux, des femmes enceintes, des cancéreux. Car oser demander aux multinationales et aux grandes fortunes de simplement payer leurs impôts comme tout le monde, c'est trop risqué.

C'est sûr, il n'y a pas d'alternative...

3 *Make Britain great again* : rendre la Grande-Bretagne de nouveau grande.

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Le mythe du self made man

Dans le monde anglo-saxon, et de manière plus large, dans les rangs des ultras-libéraux, règne ce concept *self made man*, l'homme qui s'est fait tout seul. En témoigne, par exemple, cette phrase de Margareth Thatcher :

Je ne connais personne qui soit arrivé au sommet sans travailler dur. C'est la recette. Cela ne vous mènera pas toujours au sommet, mais devrait vous approcher assez près.

Comment la comprenez-vous ? A priori, êtes-vous d'accord ?

Allons ensuite voir du côté de la sociologie. Quelques recherches préalables permettront de défricher le terrain. Par petits groupes, essayez de répondre de manière claire et concise à ces questions :

- Qu'est-ce que la méritocratie ?
- Quelle est la thèse de Pierre Bourdieu dans son livre Les Héritiers ?
- Qu'est-ce que le déterminisme social ?
- Qu'est-ce que l'idéologie néolibérale ?

Revenons ensuite à cette citation de Thatcher, qu'on pourrait résumer par « Qui veut peut ». L'idée, c'est que si on fait assez d'efforts, on peut arriver tout seul, grâce à sa volonté, aux sommets de la réussite. Cette idéologie donne matière à réfléchir...

- Je ne connais personne qui soit arrivé au sommet sans travailler dur. Est-ce une vérité absolue ? Pouvez-vous trouver trois contre-exemples de personnes qui sont arrivées assez haut sans pour autant avoir fait plus d'efforts que les autres ? Quelle analyse en faites-vous ?
- Poursuivons la citation : C'est la recette. Travailler dur ne vous mènera pas toujours au sommet, mais devrait vous en approcher assez près. À nouveau, peut-on en faire une vérité absolue ? Donnez trois contre-exemples de personnes qui ont travaillé très dur et qui ne sont pourtant arrivés ni près ni loin du sommet ? Pourquoi donc ?

En mettant en commun les réponses des différents groupes à ces questions, on peut dresser un tableau plus nuancé et plus représentatif de la réalité que ce que cette citation veut faire croire. On peut terminer par un débat collectif autour de la question des conséquences d'une telle vision de la réussite. Dans une société à l'idéologie néolibérale, basée sur le mérite personnel et la prétendue

liberté de chacun de faire ce qu'il veut de sa vie, comment regarde-t-on le chômeur ? L'ouvrier non qualifié ? Le malade chronique ? Le SDF ? Les faibles, les fragilisés, les dominés en général ? Qu'en pensez-vous ?

Le point de vue de Ken Loach

Voici ce que le célèbre réalisateur anglais affirme :

« Je traite très souvent des mêmes thèmes, d'une société, d'un système économique qui n'offrent pas une vie décente à des millions de personnes. Quand un bébé naît, il a des talents, des possibilités mais dans certains quartiers, le système ne les conduit nulle part et laisse des milliers de jeunes de côté. Le nombre de jeunes chômeurs vient de dépasser le million en Angleterre. Certes, la vie ce n'est pas que le travail, mais cela donne un statut, on existe dans le regard des autres. Ces jeunes sont considérés comme des profiteurs du système. Quelle estime de soi peuvent-ils avoir ? »

En proposant aux jeunes de regarder les bandes-annonces de ses films, on peut déjà avoir une idée du ton à la fois âpre et humoristique qui le caractérise dans ses films sociaux, et dont parlait aussi Georges Lini, notre metteur en scène. Peut-être auront-ils envie d'en regarder l'un d'entre eux, seul ou en groupe ? Ce qui serait une excellente idée...

Le point de vue des travailleurs de la santé

Dans la pièce, Effie rapport les paroles de l'infirmière qui s'est occupée d'elle. Position cruelle et intenable du corps médical qui est en première ligne pour assumer les conséquences de ces coupes budgétaires imposées par les politiciens (qui, eux, ont probablement de luxueuses assurances santé privées).

Pour ramener ces propos à l'actualité belge, on peut proposer aux élèves de lire l'article intitulé *Travailleurs des soins de santé* : « Nous sommes arrivés à l'os », publié sur le site du Guide Social en octobre 2019. <https://pro.guidesocial.be/articles/carte-blanche/travailleurs-des-soins-de-sante-nous-sommes-arrives-a-l-os.html>

- Quels sont les problèmes de terrain concrets auxquels sont confrontés les médecins, les infirmiers et autres professionnels de la santé ?
- Que demandent-ils au gouvernement ?
- Certains parmi vous ont-ils des proches dans le secteur médical, ou veulent-ils en faire leur métier ? Que pensez-vous des ces revendications ?

Histoire de la sécurité sociale en Belgique

On a fêté en décembre dernier les 75 ans de notre sécurité sociale. Une petite piqûre de rappel bien nécessaire à l'heure où ce principe de solidarité et de protection est mis à mal...

Dis, t'as pas cent balles ? C'est pour ma carie.

Comment ça se passait avant ? Comme ça se passe encore aujourd'hui dans de nombreux pays du monde, et pas des moins développés (les États-Unis notamment). Tu te casses une jambe sur le verglas ? Soit tu as de l'argent et tu vas à l'hôpital, soit tu fais une atèle de fortune, tu bois un grand verre de whisky et tu attends que ça passe. Tu ne peux plus travailler ? Va donc mendier dans la rue. Ton enfant a une rage de dent ? Si tu ne peux pas sortir de ta poche l'argent pour le dentiste, tu vas faire le tour de tes connaissances pour l'emprunter, en espérant pouvoir le rendre le mois suivant. La solidarité, de tout temps, c'est vrai, ça a fonctionné. Mais ça reste limité. On le sait : les pauvres se mélangent rarement avec les riches.

Une loi contre l'égoïsme

D'où, vers la fin de la deuxième guerre mondiale, cette idée révolutionnaire : et si on prenait de l'argent directement à sa source, le travail, pour créer un pot commun obligatoire de cotisation, dans lequel on peut aller puiser en cas de besoin ? Une sorte de solidarité obligatoire et universelle. La guerre a mis à mal la population, il est temps de prendre soin d'elle. L'idée vient du Royaume-Uni, du travailliste Beveridge, qui souhaite lutter contre les cinq grands maux : pauvreté, maladie, insalubrité, ignorance et chômage. Mais elle n'est que le reflet de la lutte de la population, qui a fait grève à de nombreuses reprises pour réclamer ses droits. Et elle est reprise par notre ministre socialiste du Travail de l'époque, Achille Van Acker, en 1944. Une loi est votée. Les cotisations à la sécurité sociale deviennent obligatoires pour tous les travailleurs. T'as pas envie de partager ? On va t'apprendre à faire un effort !

C'est quoi le package ?

Qui cotise ? Les travailleurs, les patrons, et l'État, via l'argent qu'il prélève dans les impôts. Un pour tous, tous pour un. Et qui peut aller puiser dans ce pot commun ? Les personnes qui tombent malades ou qui ont un accident et ne peuvent plus travailler pour un moment bénéficient de l'assurance incapacité maladie et voient une grande partie de leurs frais de soin remboursés. Les gens qui perdent leur travail ont droit à une allocation de chômage en attendant de retrouver un emploi. Les personnes trop âgées pour travailler touchent une pension. Les travailleurs ont droit à des jours de congé payé (le week-end n'a pas toujours existé...) et des vacances annuelles payées aussi. Les parents reçoivent des allocations familiales pour leurs enfants, un congé maternité et paternité, une aide pour la crèche, le dentiste gratuit jusqu'à 18 ans, et bien plus encore. La sécurité sociale, c'est tout ça !

Le trou de la Sécu

Magnifique, vous allez me dire ! Et oui, vraiment, c'est un système social merveilleux que nous envie le monde entier. Et qui, au départ, a aidé à la relance du pays après la guerre. Par la suite, ça s'est un peu gâté... Pourquoi ? La population a vieilli : moins d'enfants, et des retraités qui vivent de plus en plus longtemps après l'âge de la pension. L'économie a subi des crises qui ont entamé le budget disponible pour l'État. Des politiques de droite ont mis les priorités ailleurs, en favorisant les privatisations, qui permettent aux actionnaires de ne pas réinvestir leur profit dans le service qu'ils gèrent mais de le mettre plutôt à l'abri sur un compte au Panama. Avec le résultat qu'on connaît aujourd'hui : de grandes craintes quant à la survie de ce système de solidarité de base entre citoyens d'une démocratie qui se veut égalitaire.

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Vidéo : Ceci n'est pas un trou

Cet excellent court-métrage d'animation, avec les voix de Yolande Moreau, Bouli Lanners et Charline Vanhoenacker, produite par le CEPAG, est tout à fait éclairant sur la question du trou de la sécurité sociale. Cinq minutes absolument nécessaires pour remettre les choses en perspective avec beaucoup d'humour.
<https://www.youtube.com/watch?v=9u-J8X7iFnQ>

Un schéma pour clarifier

Suite à ces explications et à ce court-métrage, on peut proposer aux élèves, par petits groupes, de résumer le système de sécurité sociale en un schéma clair, avec les différentes entrées et les différentes sorties. Ils peuvent utiliser différentes techniques pour le réaliser : dessins, collages, pictogrammes... sur un poster. Les résultats pourront ainsi être affichés dans l'école, afin que les autres puissent en profiter, poser des questions, comprendre...

Si nécessaire, les élèves peuvent aller explorer les sept piliers de la sécurité sociale sur le site de Solidaris, via la plateforme Prenons soin de nous :
<https://prenonssoindenous.be/les-7-piliers-de-la-secu/>

Pas d'alternative ?

On entend souvent, dans la bouche des politiciens, cet argument selon lequel *on n'a pas le choix, c'est la crise, il faut se serrer la ceinture*. Vraiment ? Et si on y regardait de plus près ?

- Quelles sont les différentes sources de revenus pour constituer le budget de l'état belge ?

- Quelles sont les différents postes de dépense de ce même budget, par ordre d'importance ?

- Quels pourraient être les autres pistes envisagées pour soit augmenter les rentrées, soit limiter les dépenses ?

Bien sûr, il s'agit d'un exercice complexe, qui pourra être plus ou moins approfondi. Pour orienter les élèves dans leur réflexion et leurs recherches, on peut proposer plusieurs pistes :

- le site officiel du budget fédéral

- le site du CADTM (Comité pour l'abolition des dettes illégitimes) qui propose 50 chiffres clés sur la dette et l'économie en Belgique, avec des graphiques et des diagrammes super explicites récents, qui en disent plus que de longs textes. <https://www.cadtm.org/50-chiffres-cles-sur-la-dette-et-l-economie-en-Belgique>

- dans un second temps, la discussion avec des personnes ressources autour d'eux : un professeur d'économie, un proche qui s'y connaît un peu... Cela permet aussi de confronter des points de vue individuels avec des chiffres officiels, et de petit à petit se forger sa propre opinion.

On pourrait imaginer terminer cet exercice par une présentation succincte des propositions de budget par les différents groupes, et un vote pour le budget le plus pertinent. Dix minutes par groupe, un porte-parole, un visuel pour résumer leurs idées phares. Et gageons que de la réflexion de ces jeunes, au regard encore frais et naïf, sortiront certainement d'intéressantes suggestions d'alternatives....

4. Thématiques qui traversent le spectacle

Les apparences sont trompeuses

*Quand vous me voyez bourrée dès le matin là, à zoner.
Vous vous dites –
Pauv' pouffiasse. Sale traînée.
Mais savez quoi ? Ce soir
Vous êtes tous là pour me rendre grâce
À moi.
Ouais, j'sais, ça pique
Mais vous là, chacun d'entre vous
Vous me devez quelque chose.
Et ce soir – les mecs et les meufs, mesdames et messieurs
Je suis venue pour ramasser.*

Chaque être humain possède le même système sensoriel pour être en contact avec le monde extérieur : ses cinq sens, une intuition, un cerveau qui traite l'information. Pourtant, rien ne se ressemble moins que deux perceptions d'une même réalité par deux personnes différentes. Car notre cerveau ne peut traiter l'information qu'à partir de ce qu'il connaît déjà, de ce qu'on a expérimenté dans notre vie, de ce qu'on a appris dans notre corps, dans notre famille, dans notre milieu, dans notre société. Comme si on avait des lunettes sur le nez, qui nous font voir la réalité avec un filtre. Et en fait, des filtres, il y en a souvent plus qu'un seul...

Prenez Effie, bourrée le matin dans la rue, haranguant les passants. Comment vous la percevriez, vous, avec vos lunettes ? Comme une paumée déglinguée qui ne mérite que ce qu'elle a ? Comme une victime innocente du système ? Comme un parasite désagréable ? Comme une anarchiste admirable qui dit la vérité aux gens ? Qui la verrait comme une héroïne qui s'est sacrifiée pour que les autres souffrent moins ? Qui ?

Au fond, qu'est-ce qui nous pousse à juger sans arrêt les gens, sans rien connaître de leur vie ? Ça vaut la peine de se poser la question, non ? Mettre des étiquettes sur les autres, c'est une des activités humaines les plus pratiquées. Tout le monde y passe. L'intello, le gros, le con, le comique de service, la pétasse, le beau gosse, le Black, la fille voilée, le pédé, la coincée, la gouine, le moche, la sexy, le handicapé, le pauvre, l'étranger... Vous voyez, quoi. Tout le temps. Pourquoi ?

On pourrait expliquer ce phénomène par le fait qu'on a besoin de se sentir appartenir à un groupe. Qu'est-ce qui définit un groupe ? Ce qui le distingue des autres. Or, pour construire son identité, on a besoin d'appartenir à un groupe, et donc de se comparer aux autres : à qui je ressemble ? De qui je me sens différent ? Et pour être dans le groupe des **winners**, forcément, on a tendance à dévaloriser l'autre, celui qui n'appartient pas à notre groupe. Ça nous rassure. Il semble que l'être humain soit ainsi fait... Et qu'il oublie un peu vite qu'il est tout autant victime de ces mêmes préjugés...

Et pourtant, il n'est pas impossible d'y échapper. Il n'est pas impossible de déconstruire nos préjugés, petit à petit, et de donner un autre ton à la petite voix qui balance ses commentaires dans notre tête. Comment ? Probablement que la méthode la plus efficace et la plus simple, c'est de faire un pas vers une personne qu'on juge, quand l'occasion se présente. Mais si c'est un peu difficile dans la réalité, pourquoi pas le faire sur internet ? Ouvrir un livre qui raconte l'histoire d'un personnage qui n'est pas comme nous ? Regarder un film ou une série qui parle d'une catégorie de gens à qui on n'a jamais parlé ? Ou aller voir une pièce de théâtre avec un super prof...

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Et moi, quels sont mes préjugés ?

Imaginez que vous êtes assis sur un banc à la sortie du métro, et que vous regardez passer les gens à l'heure de pointe. Quels sont les commentaires que vous vous faites dans votre tête ? Le plus honnêtement possible, listez vos étiquettes, vos jugements de valeur, vos préjugés, vos commentaires, en visualisant un maximum de personnes.

Pour chaque commentaire, notez dans une autre couleur comment cela fait référence à vous, à votre identité, à ce que vous croyez être ou ne pas être. (Par exemple : « il est gros », car moi je suis mince ou normal, « quelle salope », car moi je ne suis pas une fille facile qui s'habille vulgairement, je suis respectable, ou je suis un mec qui se sent excité par ce genre de fille, et donc c'est ce qu'elle cherche...)

Enfin, imaginez que vous passez dans une rue où il y a un banc tous les trois mètres avec sur chacun d'eux une ou plusieurs personnes qui vous jugent. Qu'est-ce que vous pensez qu'ils peuvent avoir comme préjugé sur vous ? Sur base de quels détails ? Ces jugements sont-ils un peu vrais mais pas complètement, tout à fait exacts, ou tout à fait faux ? Comment vous sentez-vous face à ces regards ? Comment voudriez-vous qu'on vous regarde au quotidien ? Est-ce possible ?

En fonction de l'atmosphère dans la classe, on peut envisager de partager les réponses en petits groupes ou en grands groupes pour enrichir le débat sans mettre aucun élève à mal.

Un clip qui en dit long : *Peurs*

Le groupe Fredericks Goldman and Jones a réalisé le clip de la chanson *Peurs* sur la question des préjugés qui vaut, en trois minutes, plus que de longues explications. Il s'agit d'une personne qui entre dans un ascenseur qui est occupé par un groupe différent. Les groupes changent, et on voit la même personne devenir successivement victime et actrice du jugement des autres. Une bonne porte d'entrée à la discussion...

Animation : une place dans le train

Les Équipes Populaires, sur le site, proposent différentes activités de lutte contre les préjugés, donc celle-ci : une place dans le train. À côté de qui ne voudriez-vous absolument pas vous asseoir dans un train bondé ? Une série de petites bandelettes vous énoncent les possibilités. Super idée. Les détails de l'activité se trouvent ici, le tout est téléchargeable gratuitement :

<http://www.equipespopulaires.be/outils/fiche-animation-une-place-dans-le-train/>

D'où viennent les préjugés ? Un documentaire

Les Equipes Populaires proposent aussi une animation autour du documentaire « La Fabrique des Préjugés », de Gilles Cayatte, visible sur Youtube, avec une approche par questions, en différentes étapes, très intéressante. Le documentaire dure 1H12, et creuse des expériences de sciences psychosociales de manière très abordable.

http://www.equipespopulaires.be/wp-content/uploads/2017/01/fiche_d_animation-5-site-2.pdf

Les mots qui font mal à l'école

La Fédération Wallonie-Bruxelles, sur son site dédié à l'enseignement, propose une activité pédagogique intitulée Les mots qui font mal, et qui aborde les étiquetages et les insultes en milieu scolaire. Le PDF se télécharge gratuitement ici : <http://www.enseignement.be/>

Struggle for life

*On encaisse, parce qu'on est fort, nous tous.
Mais voilà l'emmerdant, putain.
On dirait que c'est toujours dans des endroits comme ici
Et des gens comme nous qui doivent encaisser.*

Effie, avant d'être une héroïne de tragédie grecque, c'est déjà une guerrière du quotidien. Chaque jour est un combat à gagner sur l'angoisse, le vide et l'absence de sens. Et Effie, elle lutte à sa manière : à grand coups de fêtes, de vodka, d'auto-dérision et de provoc'. Rien que la description de ses gueules de bois de plusieurs jours donnent la nausée. Franchement, il faut y aller pour pouvoir encaisser ça, vivre comme ça, comme si on n'avait rien de mieux à attendre de l'existence.

Et finalement, qu'est-ce qu'on connaît de son histoire, de ses raisons d'en être arrivée là ? Pas grand-chose. Tout reste à imaginer, à deviner entre les lignes. Comment fait-elle pour survivre ? Sa grand-mère, des aides sociales, des petits trafics ? On n'en sait rien. Elle se débrouille, certainement. Vous y arriveriez, vous ?

À Bruxelles, une personne sur trois vit sous le seuil de pauvreté. Depuis trente ans, ce taux ne fait qu'augmenter⁴. Les gens qui se battent au quotidien pour survivre, sur la banquette du métro, si ce n'est pas vous, c'est votre voisin de gauche ou celui de droite, un des deux. Un de vos deux voisins qui termine son mois dans l'angoisse, peut-être la faim, peut-être le froid, peut-être la honte. Un de vos deux voisins, ou bien serait-ce vous ? Ah non, vous pensez peut-être être au-dessus du lot, être à l'abri. « Moi, être dans la merde, jamais », c'est ça ?

Et pourquoi donc ? Parce que vous êtes plus intelligent ? Plus riche et mieux habillé ? Issu d'une famille « normale » ? Avec des potes fréquentables ? Encouragé à faire des études ? Si c'est le cas, tant mieux, vous êtes sans doute en effet partis avec plus de chances dans la vie. D'autres se sont battus pour vous auparavant, et vous, vous raflez la mise sans devoir rien faire de spécial. Bingo ! Quand on sait qu'un tiers de la population bruxelloise galère pour survivre, ça vaut en tout cas la peine d'avoir au minimum de la gratitude pour ce qu'on a reçu. Et pourquoi pas, aussi, un peu de compassion et d'ouverture d'esprit envers le tiers qui lutte encore...

Et si on veut changer de perspective, faire honneur à la créativité, le courage et la force nécessaires pour parvenir à survivre malgré des conditions pourries, et reconnaître la valeur de l'expérience acquise, on peut toujours lire cet extrait écrit par Richard Le Chevalier⁵ :

The Struggle for Life, comme nous disent les Anglais. Cette lutte incessante pour sa survie, pour retirer la tête de l'eau, pour nager à la surface, est la plus belle école de la vie que l'on puisse connaître, qu'ont connu tous ceux avant moi qui ont fait quelque chose de positif, et que connaîtront tous ceux après moi qui feront quelque chose de bien dans leur vie. Ces épreuves à surmonter chaque jour, sont les vitamines, les fortifiants, les lubrifiants du cerveau, les briques qui servent à construire l'entendement, le potentiel critique, le degré d'acuité d'observation, l'intelligence, la perspicacité, la clairvoyance de l'homme, sa capacité à percevoir l'essentiel inaperçu, [...] et ainsi à développer une science faite de résultats probants dignes à servir l'humanité.

Qu'en dites-vous, les deux tiers de gros veinards ?

4 Chiffres officiels tirés du site web du Forum Bruxelles contre les inégalités

5 Extrait de *Ah, si Pythagore savait!*, publié aux Editions Le Manuscrit en 2004

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

#Les incasables : des vidéos qui claquent

Le Forum Bruxelles contre les inégalités propose une série de courtes capsules vidéos autour des jeunes qui se retrouvent en partie dans la rue, comme Effie. Ça s'intitule « Les incasables », et c'est du réel, percutant, parfois bouleversant. Le collectif Prometheus qui a réalisé ces vidéos est composé de jeunes qui ont vécu l'errance, dans le but de développer leur capacité d'agir à travers l'interpellation politique. Ils ont aussi une page Facebook. Un super projet à découvrir, qui permet aussi aux jeunes qui ne sont pas concernés par la problématique de voir au-delà des apparences... <http://www.le-forum.org/medias>

Pour exploiter ces vidéos fortes, on pourrait par exemple avoir une discussion préalable du type « A votre avis, pourquoi on trouve des jeunes qui passent leurs journées à traîner dans la rue ? Quelles sont les raisons que vous imaginez pour en arriver à une telle situation ? ».

Après avoir regardé une sélection de quelques vidéos (environ 1'30" par vidéo), une nouvelle discussion, plus réaliste, peut s'engager pour sortir des fantasmes et des idées reçues. Il peut être intéressant de laisser les élèves prendre des notes durant les vidéos.

- Quelles sont les raisons réelles qui font que certains jeunes passent une grande partie de leur vie dans la rue ? Listez un maximum d'éléments que vous avez retenus.
- Quelles sont les difficultés auxquelles ces jeunes doivent faire face chaque jour ?
- Qu'est-ce qui empêche ces jeunes de revenir à une vie « normale », même s'ils le voulaient ?
- Qu'est-ce qui, à votre avis, et en fonction de ce que vous avez entendu, pourrait aider les jeunes qui vivent ces difficultés à éviter de tomber dans l'errance ? Ou à en sortir ?
- Et vous, qu'est-ce que vous pouvez changer dans votre attitude, dans votre regard, dans vos réactions ?

Débusquer les fausses idées sur la pauvreté

Le mouvement international ADT Quart-Monde (Agir Tous pour la Dignité) propose un super outil pédagogique constitué de 15 affiches téléchargeables gratuitement qui reprennent les préjugés qu'on peut avoir autour de la pauvreté, et les démonte à l'aide de chiffres et de graphiques. Il peut être utilisé tel quel, toutes les informations y sont. <https://www.atd-quartmonde.fr/idees-faussees/>

Demandez le programme !

On a relevé dans le programme officiel du cours de morale en Communauté française, cet objectif pédagogique intéressant :

Il est important de faire la distinction entre une agressivité destructrice et une combativité constructive, de préciser le sens et la portée d'un désir manifesté de s'insérer dans la société et d'y jouer un rôle actif.

- Comment le comprenez-vous, morceau par morceau ?
- Si vous rapprochez cette phrase de l'histoire d'Effie, quels liens faites-vous, et à quels moments de son vécu ?
- Dans votre réalité quotidienne, ce que vous vivez et ce que vous observez autour de vous, donnez trois exemples de ce que pourrait être : l'agressivité destructrice, la combativité constructive, le désir manifesté de s'insérer dans la société, et enfin, un rôle actif dans la société.
- Selon vous, qu'est-ce qui fait qu'on tombe dans l'agressivité destructrice ? Qu'est-ce qui aide à en sortir, pour aller vers la combativité constructive ?
- Comment imaginez-vous votre rôle dans la société, aujourd'hui, dans dix ans, dans vingt ans, et à la fin de votre vie ?

Être une femme, dans une société patriarcale

Avec une telle héroïne, héritière de la tradition tragique grecque, difficile de ne pas dire un mot du fait qu'elle est une femme, dans une société basée sur des valeurs patriarcales. Même si, franchement, dans cette pièce, le pouvoir intérieur semble plutôt être du côté des femmes...

La lutte n'est pas toujours là où on croit

On commence par Iphigénie, la Grecque ? Ce n'est pas rien, quand même, d'être sacrifiée par son père pour que des soldats puissent continuer leur guerre. Sans compter qu'en plus, pour l'attirer, son paternel lui promet un mariage forcé avec un inconnu. Un roi, certes, mais un inconnu quand même, dont le pouvoir et la réputation de beauté sont censée suffire comme garantie de vivre une relation de couple épanouie. Bonjour l'angoisse ! On ne va pas refaire toute la mythologie de l'Antiquité, c'était il y a trois mille ans, mais ce qui nous intéresse, c'est la réaction de la fille. On aurait tendance à se dire : la pauvre ! Une victime, acceptant passivement son destin de femme, objet de transaction matrimoniale d'abord, objet de négociation avec les dieux ensuite...

Mais le sacrifice d'Iphigénie, c'est tout sauf l'histoire d'une victime. Quand elle comprend ce qui l'attend, elle y va la tête haute. Elle n'accepte pas passivement, elle s'empare de son destin à bras le corps, et se le réapproprie. Elle ne lutte pas contre l'extérieur, mais vainc sa peur de mourir à l'intérieur d'elle-même. Elle sait qu'elle n'a pas le choix de ce qui va lui arriver, et malgré ça, elle se garde le choix de l'attitude à adopter. Et c'est peut-être cette force-là qui en fait une héroïne, bien plus que le fait qu'elle ait été sauvée à la dernière minute par Artémis.

Thatcher : de quel côté de la force ?

Depuis la Grèce antique jusqu'à aujourd'hui, une variable est restée dans la continuité : nous vivons toujours dans une société patriarcale. Qu'est-ce qui caractérise une société patriarcale ? On pourrait dire que c'est le fait qu'elle soit fondée sur des valeurs dites masculines, et qu'elle dénigre les activités traditionnellement et culturellement considérées comme féminines, comme le soin aux autres, l'éducation, le ménage, l'entraide, les enfants, les vieux, les malades... Entendons-nous bien : cela ne renvoie pas aux hommes et aux femmes en tant que tel, mais bien à des stéréotypes de comportements culturels qu'on essaie de qualifier pour y voir plus clair.

La preuve qu'il ne suffit pas d'être une femme pour faire vivre les valeurs dites féminines ? Notre chère Margareth Thatcher : pas vraiment la compassion et le souci du plus faible incarné. Pourtant, certains y ont vu une grande féministe. Elle est une femme qui a eu accès au pouvoir, oui. Mais est-ce suffisant pour en faire une défenderesse des droits de ses sœurs ?

Dans ses discours et dans ses actes, elle valorise la combativité, l'action, le fait de gagner, l'indépendance, l'autonomie, la rationalité, des valeurs pas inutiles, mais plutôt considérées comme du côté masculin de la force. Était-elle féministe ? Elle l'a dit elle-même : « Je déteste le féminisme. C'est un poison ». Elle ne s'est entourée que d'hommes pour diriger. Elle n'a fait voter aucune loi en faveur de l'égalité. Pire même, les lois d'austérité qu'elles a fait passer ont eu un impact négatif plus important pour les femmes, directement touchées par la réforme des allocations familiales, les réductions de budget de la santé, de l'aide au logement, des transports publics...⁶ Pour Thatcher, être un homme ou être une femme, ça n'a pas d'importance : rappelez-vous, si on veut, on peut ! Ce qui est quand même un fameux déni de la réalité...

6 Pour plus de détails, consultez l'article très documenté de Karine Rivière-De Franco, intitulé *Margaret Thatcher, une avancée pour les femmes britanniques?*, paru en 2016 dans la revue *Miranda*, une revue pluridisciplinaire du monde anglophone. <https://journals.openedition.org/miranda/8695>

Le point de vue de la comédienne sur son personnage

Et Effie alors ? Qu'est-ce qu'elle incarne, en tant que femme ? On a posé la question à Gwendoline Gauthier, la comédienne qui a bossé sur le texte durant des jours pour pouvoir entrer dans sa peau chaque soir. Voici ce qu'elle nous en dit :

Évidemment, quand tu es une femme, tu paies le prix fort. Femme seule dans une situation de pauvreté, tu t'en prends vachement plus dans la gueule. Et clairement, les mecs sont un peu nuls à côté.

Mais pour moi, il me semble que ce n'est pas tellement le rapport homme-femme qui est mis en évidence, mais c'est d'abord le rapport dominant-dominé. Et dans la pièce, en fait, tous les personnages sont dans le même camp.

Effie, c'est le genre de fille qu'on croise, mais à qui on ose pas parler. C'est un mélange de guerrière, hyper forte, avec du caractère, beaucoup d'auto-dérision, et en même temps avec une grande fragilité derrière. Et les trois personnages piliers sont des femmes de ce type, faibles et puissantes à la fois : Effie, son amie, et sa grand-mère. Et c'est toujours à ce genre de personne qu'on demande de se sacrifier, de faire des efforts. Mais ici, le sacrifice est très réel et très profond, pas spectaculaire comme pour Iphigénie.

Et ce que je trouve vraiment nécessaire dans cette société actuelle, qui fait la guerre aux pauvres, c'est de donner la parole pendant une heure et demie à ce genre de personnage : une femme prolo hyper puissante, qu'on ne voit jamais dans les médias ou au théâtre. J'ai envie d'amener les gens à être confronté à ce genre d'histoire qui fout une grande claque.

*Votre enfant est patraque, elle va mieux, grâce à moi
Votre mère tombe malade
Elle est guérie, grâce à moi, et pourtant :
Quand vous me voyez bourrée dès le matin à zoner
jusqu'à chez moi
Vous vous dites, pauv' pouffiasse. Sale trainée.
Alors que ce que vous devriez vous dire, c'est
La vache, Effie, merci. Les coupes, tu les as encaissées,
pour nous tous.*

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Une anti-princesse tellement moderne

Une des choses que dénoncent les féministes, c'est le mythe du prince charmant qui a toujours la vie dure dans les contes pour enfants, et donc dans la construction de la pensée collective. Vous voyez le concept ? La jeune princesse doit attendre gentiment qu'un bel homme fort vienne un jour la sauver et donner un sens à sa vie, en lui donnant des enfants et en faisant son bonheur pour toujours. Et si on confrontait cet idéal romantique pourri au personnage d'Effie ?

- Quelle est sa position au début par rapport à un idéal romantique ?
- Qu'est-ce qui change quand elle rencontre le soldat ?
- Au final, dans quelle position se retrouve-t-elle, dans son rapport aux hommes ?

Il est intéressant d'amener les élèves à se rendre compte de l'évolution du personnage. Au début, Effie semble rester avec Kévin juste pour avoir un mec, comme si sans un homme, elle ne s'en sortirait pas. Ce qui est déjà une idée véhiculée par notre société patriarcale. Puis quand elle pense avoir trouvé son prince charmant, elle s'emballa complètement sur cet idéal romantique à la Walt Disney : « le voilà, c'est lui, c'est le bon, il va me sauver ». Mais elle se plante. (D'ailleurs, cet homme ne s'est jamais lui-même présenté comme un prince charmant.) Pourtant, malgré la désillusion, elle s'en sort seule, et la tête haute. Elle vit, elle tient, elle continue à se battre et à exister, avec le soutien de sa grand-mère.

Aujourd'hui, hommes et femmes, on est égaux, non ?

Si vous avez envie d'approfondir le thème avec vos élèves, allez donc faire un tour sur le portail Terriennes,

de TV5 Monde : une mine de petits et grands reportages sur l'actualité de la condition des femmes dans le monde. <https://information.tv5monde.com/terriennes>

Le syndrome Margaret Thatcher

Pour creuser la question des femmes qui, pour arriver à des postes équivalents à ceux des hommes, se comportent comme eux pour se faire respecter et entendre, il y a cet article éclairant du Québécois Denis-Daniel Boullé intitulé LGBT, féminisme et le syndrome Margaret Thatcher. Il nous permet de nuancer notre point de vue sur les valeurs dites masculines et féminines, au regard de notre société néolibérale et de ce mythe du self-made-man qu'elle propose. <https://www.fugues.com/245305-7243-7297-article-lgbt-feminisme-et-le-syndrome-margaret-thatcher.html>

Débat dans l'espace sur les conditionnements

Dans un espace dégagé, il s'agit de tracer au sol deux axes perpendiculaires qui se croisent en leur milieu.

L'axe des abscisses représente le degré d'adhésion à la proposition, allant d'un extrême, **pas du tout d'accord**, à l'autre, **tout à fait d'accord**. On lance ensuite les propositions, du type « Dans un couple, il est normal que l'homme ramène plus d'argent que la femme », « Les femmes sont plus sensibles que les hommes », « Les femmes ont les mêmes droits que les hommes aujourd'hui, il n'y a plus de différence », « Les femmes ne sont pas violentes », « L'homme doit protéger la femme »...

Ensuite, on rajoute le second axe, celui des ordonnées, perpendiculaire, avec une indication plus sociologique du type : « Je pense que mon opinion sur ce sujet est principalement influencée par l'éducation reçue de mes parents

/ Je pense que mon opinion sur ce sujet n'est pas du tout influencée par l'éducation reçue de mes parents ». Les élèves gardent leur position d'abscisse, et bougent en fonction de la valeur de l'ordonnée pour atteindre leur position finale.

Quand tout le monde est en position, quelques élèves sont invités à exprimer leur point de vue. Ils peuvent aussi poser une question à un élève dont ils ne comprennent pas la position. Il est intéressant d'approfondir l'exercice en demandant à certains élèves d'échanger leurs places et de s'exprimer à partir de la position de l'autre, pour les mener à la tolérance et à l'empathie.

Durant tout le déroulement du débat, deux observateurs désignés à l'avance, masculin et féminin, regardent attentivement et prennent des notes sur ce qu'ils voient, ce qu'ils ressentent, ce qu'ils voient que les autres ressentent. On peut éventuellement les aider en déterminant quelques critères d'observation à l'avance avec la classe (par exemple, le non verbal, le verbal, les interactions) Ils seront invités dans un deuxième temps à faire part de leurs observations et ressentis, en veillant à séparer les deux.

L'idée est de varier les propositions⁷ et les conditionnements (niveau d'étude des parents, niveau socio-économique, origine culturelle des parents, influence du quartier, influence du groupe d'amis, influence de ce qu'ils regardent sur internet...) pour faire prendre conscience aux jeunes de ceux-ci et pouvoir en parler.

⁷ Pour votre inspiration, vous pouvez consulter cette proposition du jeu de l'extraterrestre, sur le site de Terre Solidaire, qui inclut un débat avec 14 propositions intéressantes : https://blog.ccf-d-terresolidaire.org/alsace-lorraine/public/Images_egalite_femmes-hommes/Jeu_de_l_extraterrestre/jeu_extraterrestre.pdf

5. Dramaturgie

Comment avez-vous envisagé la mise en scène ?

La scénographie, c'est avant tout l'actrice, il n'y a pas grand chose. Elle, trois musicos, un fauteuil, c'est tout. C'est un mariage entre des musiciens et l'actrice, Gwendoline. Pour moi, ce n'est pas le primordial. Le texte est tellement fort que ça peut se jouer n'importe où, la forme importe peu. C'est un spectacle tout terrain, c'est le fond qui tient la force.

Quelle est l'ambiance musicale ?

Plutôt ambient/post-rock. Mes musiciens, ce sont aussi des acteurs et de vrais compositeurs. Il y aura de tout : des morceaux à part entière, des nappes qui accompagnent la voix... Leurs instruments de prédilection sont le violon, deux guitares, une basse, un clavier, mais ils savent improviser, c'est impressionnant...

Comment dirigez-vous l'équipe ?

Mon travail consiste à accompagner les acteurs et les musiciens, et je pars de ce qu'ils proposent en répétition. Ça aussi, ça a changé dans ma manière de travailler. Je n'impose plus, je n'ai pas une idée précise préconçue, je fais avec l'équipe, je les accompagne.

Comment avez-vous choisi l'actrice durant les castings ?

Il faut une maturité de jeu et de vie pour jouer un texte aussi profond et subtil, et c'est pour ça qu'à la base je cherchais une actrice un peu plus âgée. Mais quand j'ai vu Gwendoline, j'ai eu un coup de foudre artistique : il y avait tout dans son jeu.

Comment allez-vous travailler avec elle pour que son monologue ne soit pas misérabiliste ?

On va travailler par couches. D'abord les failles, en profondeur, et puis après, les couches qui lui permettent de survivre. Parce que si on s'arrête qu'à ce qui ne va pas, on se pend. Donc qu'est-ce qui fait qu'elle ne se pend pas ? Alors d'abord travailler les failles, puis lui dire : les failles ne peuvent pas se voir, ou alors elles ne transparaissent vraiment seulement qu'à certains petits moments.

D'où vous inspirez-vous pour la scénographie ?

Pour moi, l'histoire se suffit à elle-même. Pour travailler, je n'ai pas besoin de créer des univers, ni d'aller les chercher ailleurs. C'est quelque chose que je ressens assez bien. Ça n'a pas d'intérêt pour moi d'aller projeter des images de zones sinistrées, comme Seraing par exemple, parce que notre imaginaire est bien plus fertile.

L'actrice sera habillée comme nous, sans clichés, habillée comme dans la vraie vie. Qu'il n'y ait pas le filtre du théâtre, mais qu'on soit plutôt dans une sorte de témoignage. C'est ça que je cherche.

Les biographies

Gary Owen, l'auteur

Gary Owen est un dramaturge et scénariste gallois, auteur de nombreuses pièces, dont *Iphigenia in Splott* (jouée au Sherman Theatre, puis au festival d'Edimbourg), *The Shadow of a Boy* (prix Meyer Whitworth et George Devine), *The Drowned World* (prix Fringe First et Pearson Best Play). Il signe également plusieurs adaptations, dont une adaptation de *L'éveil du printemps*, une adaptation de *La Ronde* intitulée *Ring Ring*, écrite pour le Royal Welsh College of Music and Drama, et une adaptation de *A Christmas Carol* de Dickens, commande du théâtre Sherman Cymru de Cardiff.

Gary Owen est artiste associé au Sherman Cymru et auteur associé au Watford Palace Theatre. Il a également co-écrit deux saisons de la série télévisée *Baker Boys* pour la BBC Wales.

Georges Lini, le metteur en scène

Georges Lini, directeur artistique et metteur en scène de la Compagnie Belle de Nuit est sorti du Conservatoire de Bruxelles en 1999. En 2004 il fonde le ZUT (Zone Urbaine Théâtre) qu'il dirigera jusqu'en 2008. Il fait ses premières armes en tant qu'acteur au Théâtre de Poche dans *Bent*, *Trainspotting*, *Le Colonel-Oiseau* et *Le père des anges*.

Il se tourne rapidement vers la mise en scène avec quelques créations marquantes pour sa compagnie comme *Incendies* de Wajdi Mouawad (prix du meilleur spectacle), *La cuisine d'Elvis* de Lee Hall (Prix de la mise en scène), *L'Ouest solitaire* de Martin MacDonagh, *Britannicus* de Racine, *Marcia Hesse* et *Lisbeths* de Fabrice Melquiot, *L'entrée du Christ à Bruxelles* de Dimitri Verhulst, *La profondeur des forêts* de Stanislas Cotton, *Un conte d'hiver* de Shakespeare, *Un tailleur pour dames* de Feydeau, *Caligula* de Camus, *La Villa Dolorosa* de Rebekka Kricheldorf, *La Vraie Vie* d'Adeline Dieudonné.

Gwendoline Gauthier, la comédienne

Gwendoline Gauthier est née à Bergerac, dans le Périgord pourpre - et c'est probablement le fait d'être née dans le pays de Cyrano qui lui a donné l'amour des mots. Après quelques années à Paris où elle s'essaie à une multitude de métiers sans passion, en naviguant de conservatoires en conservatoires ; elle intègre finalement l'Esact de Liège en 2010 .

Depuis sa sortie , elle a eu la joie de travailler pour Philippe Sireuil dans *Des mondes meilleurs* puis *Mademoiselle Agnès* au Théâtre des Martyrs, avec Christophe Sermet (*Les enfants du soleil*, pour lequel elle sera nommée jeune espoir féminin aux prix de la critique; Les Borkmann), Clément Thirion (*Mouton noir* au Théâtre de Liège), Julien Rombaux (*Love&Money* au Théâtre de Poche, *Qui a tué mon père* à la MCT de Tournai), Axel Cornil (*Ravachol*) ...

Avec Sarah Hebborn elle écrit, crée et joue dans *Au Pied des Montagnes*, spectacle jeune public joué à la Balsamine.

Sébastien Fernandez, collaborateur artistique

Sébastien Fernandez se lance simultanément dans l'écriture et dans la réalisation après des études à l'U.E.E (Université Européenne d'Ecriture). Il réalise ses premiers courts-métrages en 92 et 93, mais il faudra attendre 2000 pour le voir écrire et réalise son tout premier long-métrage, *En l'absence des Anges...* Il en tirera une envie constante de filmer les comédiens au plus près, au mépris de toute prétention visuelle.

En 2004, après une première expérience extrêmement enrichissante à la mise en scène pour le théâtre (*Les Perses*, d'après Eschyle, co-mis en scène par Thiebault Vanden Steen au Jardin de ma Sœur), dans laquelle il commence à mélanger les médias, (notamment musique et vidéo), il intègre l'équipe du Zone Urbaine Théâtre (le ZUT), initié par Georges Lini. Suivront 4 années de création tous azimuts (assistanats, bandes sons, musiques) qui lui vaudront le surnom de «couteau suisse du théâtre belge.» Par la suite, il continuera à travailler pour le théâtre, principalement en assistanat, bande son et projections vidéos, ces dernières prenant de plus en plus d'ampleur dans son travail et lui permettant d'expérimenter soit la spécificité du langage cinématographique appliqué au théâtre, soit une complémentarité poétique (ou trash, c'est au choix).

En 2008, *Le jour où je me suis rencontré...*, texte de théâtre qu'il co-signe avec Thierry Janssen, reçoit le Prix des Metteurs en scène belges lors des Prix Littéraires 2008 de la Communauté Française, ce qui leur permet à tous 2 de le monter l'année suivante au Théâtre du Méridien.

Julien Lemonnier, musicien

Julien Lemonnier sort de l'IAD en 2009. Il a joué en Belgique, en Suisse ou en France, autant dans des pièces classiques comme *Les Femmes Savantes de Molière*, *Le Roi Lear* de Shakespeare ou *Le Cid* de Corneille, que dans des pièces contemporaines comme *Et la nuit chante* de Jon Fosse, *Tristesse Animal Noir* de Anja Hilling, *Un air de famille* d'Agnès Joui et Jean-Pierre Bacri, ou encore *Brooklyn boy* de Donald Margulies.

Il est aussi musicien et il a, ces dernières années, composé pour le théâtre, dans des ambiances qui vont du piano solo à l'électro en passant par des univers épiques et oniriques.

Il a notamment créé la musique de *Carcasse*, un spectacle jeune public de Camille Sansterre avec le Théâtre de la Guimbarde, mais aussi de *Rigor Mortis* d'Ahmed Ayed à l'Atelier 210.

Il crée la musique de *Illusions Perdues* de Balzac mis en scène par Pauline Bayle au Théâtre de la Bastille à Paris et en tournée dans toute la France, et sera sur scène pour de la musique live avec synthés et guitare au Théâtre de la Vie dans *Fiction* mis en scène par Muriel Legrand.

En 2018, il a créé avec Camille Sansterre le spectacle *Ce jour te fera naître et périr* qui questionne la réinsertion des détenus et leur reconstruction au contact de Sophocle. Le spectacle sera repris en octobre 2022 au Théâtre des Martyrs.

François Sauveur, musicien

François Sauveur est acteur, musicien, compositeur, et metteur en scène.

Il collabore et joue avec de nombreux metteurs en scène en Belgique et à l'étranger, notamment: (Damon Albarn et Abderrahmane Sissako, Fabrice Murgia, Françoise Bloch, Georges Lini, Vincent Hennebicq, Virginie Strub, Marc Lainé, Sofia Betz,

Jean-Claude Berutti, Vladimir Steyaert, Axel de Booseré, Jean Lambert, Mathias Simons...)

En 2016, il écrit et met en scène *En attendant le jour* au Théâtre de Liège.

En tant que musicien, il compose régulièrement pour le théâtre, seul ou en collaboration : (*Going Home*, *Caligula*, *Heroes*, *Les Atrides*...).

Il est également l'un des membres fondateurs des groupes de post-rock Sweek et H.O.O.G

Pierre Constant, musicien

Pierre Constant est musicien, ingénieur du son et créateur sonore.

Il est actif dans le secteur de la création depuis plus de 20 ans. Que ce soit en musique, en théâtre ou en cinéma, ses expériences l'ont conduit un peu partout sur le globe avec toujours la même obstination d'exploration des sens par le son.

Il adore également confronter sa discipline à d'autres, telles que la vidéo, la peinture, la photo et ainsi trouver une résonance supplémentaire à ces expérimentations.

Charly Kleinermann et Thibaut De Coster, scénographes et costumiers

Charly Kleinermann et Thibaut De Coster créent et réalisent ensemble des scénographies et costumes de spectacles de théâtre, notamment avec Georges Lini au Théâtre Royal Du Parc (*Un Tailleur pour Dame de Feydeau*, *Macbeth*, *les Atrides*) et à l'Atelier Théâtre Jean Vilar avec *La vraie Vie d'Adeline Dieudonné*.

Ils ont également collaboré avec Myriam Youssef (*La dame de chez Maxim*, *Zazie*), Thierry Debroux (*Scapin 68*), Jasmina Douieb (*Fantômas*, *Chaplin*, *L'Abattage Rituel de Gorge Mastromas*), avec Simon Thomas (*Stanley*), ainsi qu'avec

Nathalie Uffner, Patrice Mincke, Claude Enuset, Daniela Bisconti, Emmanuel De Coninck,...

Ils sont nominés en 2010, 2014 et 2018 aux Prix de la Critique et remportent le prix de la meilleure scénographie pour *Tailleur pour dames* en 2018. En 2018 ils reprennent la co-direction artistique de la cie PAN! Et ils créent le spectacle *La soupe aux cailloux* avec Julie Annen pour lequel ils remportent une Mention pour l'imaginaire aux Rencontres Jeune Public de Huy en 2019.

Jérôme Dejean, le créateur lumières

Photographe et producteur musical de formation, Jérôme Dejean mène un parcours professionnel éclectique. En 2004, il rejoint le collectif musical eX&Future et signera des bandes sonores pour le ZUT, le Théâtre du Méridien, etc... Depuis peu il crée avec Christophe Janssen un nouveau collectif «Peperstreetproject».

Il multiplie ses apparitions dans le monde du spectacle surtout en tant qu'éclairagiste pour plusieurs Compagnies de théâtres, danseurs, expositions, etc... Il assure en même temps la direction technique de Mtp memap asbl et d'autres Compagnies.

Il met en lumières dernièrement pour la Cie Belle de nuit ; *Macbeth* et *Les Atrides* au Théâtre royal du parc, *December man* au Théâtre de Namur, *L'homme qui mangea le monde* au Théâtre de Poche, *Villa Dolorosa* au Théâtre des Martyrs, *La cour des grands* de la cie Billie On stage, ...

Il a été nommé dans la catégorie meilleur création technique pour le spectacle *Is there life on Mars* au prix de la Critique 2017.

6. Pistes pour prolonger la réflexion

Essais

- *La femme et le sacrifice*, Anne Dufourmantelle (Editions Denoël, 2012). On a sacrifié les femmes au nom d'à peu près tout : morale, religion, politique, amour, maternité... Aujourd'hui encore, malgré les discours d'émancipation, persistent viols, sévices conjugaux, interdits et humiliations. Cet essai à l'écriture subtile interroge nos figures mythiques et les rapproches de femmes proches et anonymes au destin fort.
- *Santé : la démolition programmée. Les malades en danger*, Sauveur Bourkis (Editions le Cherche-Midi, 2011). Ce livre permet de mettre à jour les mécanismes qui mènent au démantèlement de notre système de sécurité sociale, phénomène qui a encore pris de l'ampleur depuis sa parution : dépassements d'honoraires, forfaits hospitaliers, pénurie de lits, fermeture d'hôpitaux de proximité, fin du remboursement de certains médicaments... Le malade est le grand perdant de cette révolution silencieuse.
- *Manuel indocile des sciences sociales pour des savoirs résistants*, écrit par la Fondation Copernic qui regroupe des chercheurs, des acteurs du mouvement social, des féministes, des militants et des responsables politiques (Editions La Découverte, 2019). Accessible, fourmillant d'exemples, pour déconstruire des vérités toutes faites, notamment sur la question du mérite, sur le mépris des classes populaires, sur la ruine organisée des services publics...
- *En finir avec les idées fausses sur les pauvres et la pauvreté*, publié par le mouvement ADT Quart Monde (Editions Quart Monde, 2020). Ce livre s'attaque aux idées fausses dans le contexte français, en répondant point par point à 130 idées reçues sur les pauvres concernant l'éducation, la protection sociale, le chômage, les aides sociales...
- *La violence des riches. Chroniques d'une immense casse sociale*. De Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot. (Editions La Découverte, 2014). Mêlant enquêtes, portraits vécus et données chiffrées, les auteurs dressent le portrait du pilonnage des classes populaires, un monde social fracassé au bord de l'implosion.
- *Les pauvres sont nos maîtres ! Apprendre de ceux qui résistent à la misère : le paradoxe Wresinski*, de David Jousset, Bruno Tardieu et Jean Tonglet (Editions Hermann, 2019). Partant du constat que l'humanité se prive de la rencontre avec ceux qui résistent à la misère. Ce livre déconstruit les pensées qui empêchent le vivre ensemble et propose des attitudes transformatrices.

Romans

- *Iphigénie ou le péché des dieux*, pièce de théâtre écrite par le français Michel Azama à l'attention des lycéens (Editions Théâtrales, 1991). Il revisite la pièce avec lyrisme et humour, mettant en évidence notre incapacité à inventer d'autres résistances face aux nouveaux dieux qui dominent notre existence. Les trois premières pages sont offertes à la lecture sur le site de l'éditeur, et valent déjà la peine d'être mises sous les yeux des jeunes...
- *No et moi*, Delphine de Vigan (paru en Poche, 2007). Ce roman nous fait entrer dans la tête de Lou, une ado surdouée et un peu asociale. Un jour, son chemin croise celui de No, une jeune fille en errance. « Elle avait l'air si jeune. En même temps il m'avait semblé qu'elle connaissait vraiment la vie, ou plutôt qu'elle connaissait de la vie quelque chose qui faisait peur. » Et Lou se prend d'une envie de la comprendre et de la sauver... Poignant.
- *La vraie vie*, Adeline Dieudonné (Editions de l'Iconoclaste, 2018) La narratrice est une adolescente qui vit avec sa famille dans un lotissement de pauvres, avec son père violent, sa mère soumise et son petit frère qu'elle tente d'égayer. Gagnant de nombreux prix, dont celui de Reneaudot des Lycéens, rempli d'humour noir et de suspense.
- *My absolute darling*, Gabriel Tallent (Edition Gallmeister pour la version française, 2018). Ce roman retrace le combat d'une jeune fille de 14 ans issue d'un milieu précaire pour devenir elle-même et sauver son âme. Grand Prix de l'Héroïne Madame Figaro 2018.
- *Qui a tué mon père*, Edouard Louis (Editions du Seuil, 2018) Ce roman autobiographique raconte de manière non chronologique différentes anecdotes qui montrent comment les personnalités politiques, et leurs choix en matière de réformes qui impactent la vie des plus démunis, ont fini par tuer son père.
- *Les dépossédés*, de Robert McLiam Wilson (Editions Points, 2007). Ce livre illustré par des photographies donne à voir des visages marqués, des parcours singuliers disant la misère, la dégradation morale et physique dans l'Angleterre ultra-libérale du gouvernement Thatcher. Une autobiographie déguisée de l'auteur.
- *Un piège pour Iphigénie*, Evelyne Brisou-Pellen (Editions Nathan, 2003). Un roman facile d'accès qui offre une fidèle adaptation de la tragédie écrite par Euripide, à travers le témoignage direct de la jeune fille. Pour les plus jeunes, ou pour une lecture facile et agréable.

Bandes dessinées

- *L'âge de bronze*, Eric Shanower (traduit de l'américain aux Editions Akileos). En quatre tomes en noir et blanc, cet auteur parcourt la guerre de Troie à partir des préludes, d'une manière accessible, à travers des personnages auxquels on peut s'identifier.

Jeux

- Le jeu en ligne *Bienvenue à Providence*, réalisé par le CNCN-11.11.11, propose aux jeunes de prendre le pouvoir et de mettre en place un programme de protection sociale national. Ils disposent de vidéos, d'articles, de statistiques pour prendre des décisions qui influenceront directement la vie de leurs habitants. Chouette idée pour appréhender plus concrètement la justice, la solidarité, l'universalité, l'interdépendance... <http://www.bienvenueaprovidence.com/login.html> (Un documentaire de 26 minutes accompagne également le jeu, voir section films)
- *Stop au gaspillage de potentiel* est une campagne de sensibilisation de l'ASBL Miroir Vagabond. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un jeu, mais plutôt de deux animations proposées dans une mallette qui contient 83 témoignages de potentiels humains gaspillés. Leur but ici est de travailler sur les thèmes de l'identité et des représentations, afin de tendre à une société plus participative, plus juste et plus collective. <https://www.cultures-sante.be/centre-doc/nouveautes/outils/item/453-stop-au-gaspillage-de-potentiels.html>
- *Genre... Tu vois ce que je veux dire...* Ce jeu sur l'égalité entre hommes et femmes, créée par l'ONG Le Monde selon les Femmes, aborde vingt thèmes sous l'angle du genre, dont la contraception, la violence, l'éducation, l'accès au travail... Le but est de faire comprendre ce que sont les mécanismes sociaux et culturels qui sont à la base des discriminations sexuelles. A commander sur le site pour 3€ : http://www.mondefemmes.be/genre-developpement-outils_outils-animations_jeux_jeu-de-cartes-genre-tu-vois-ce-que-je-veux-dire.htm

Films

- *Providence, notre protection sociale en jeu*, documentaire belge produit par le CNCN-11.11.11 (Centre National de Coopération au Développement) sur le système de protection sociale qui recule en Belgique mais qui devient une priorité dans certains pays du Sud. On y aborde notamment les coupes budgétaires dans les soins de santé en Belgique. Le film de 26 minutes a reçu plusieurs prix, dont un *Prix Voix des Femmes* au Liège Web Fest.
- *Moi, Daniel Blake*, film franco-britannique de Ken Loach (2016), qui met en scène un homme de 59 ans atteint de problèmes cardiaques et une jeune mère célibataire, tous deux malmenés par les services sociaux, qui essaient de s'entraider. (Palme d'or à Cannes)
- *Images de la précarité*, le documentaire de Perrine Ledan et production de la Ligue des Droits de l'Homme, est un vrai outil pédagogique qui a pour objectif d'interroger les conceptions de la précarité en les confrontant au vécu des personnes qui la vivent. Ce document filmé a été réalisé avec des jeunes d'une école et d'une AMO qui ont rencontré différentes personnes vivant dans la pauvreté. On peut commander gratuitement le DVD sur le site de la LDH : <http://www.liguedh.be/dvd-images-de-la-precarite/>
- *La Dame de Fer*, film biographique franco-britannique de Phyllidia Lloyd (2011). Meryl Streep incarne Margaret Thatcher à la fin de sa vie, qui se remémore ses combats. Le film a reçu l'oscar de la meilleure actrice.
- *Les virtuoses*, film britannique de Mark Herman (1996). Au nord de l'Angleterre dans les années 90, des mineurs et leurs familles se battent contre la fermeture de leur mine. Parmi eux, un brass band qui perd espoir. Une femme, Gloria, chef d'orchestre, va leur redonner l'envie de jouer et d'y croire.
- *Mommy*, film québécois de Xavier Dolan (2014) qui a reçu le prix du Jury à Cannes. Une veuve monoparentale, Diane, hérite de la garde de son fils, un adolescent impulsif et violent. Avec l'aide de leur voisine, ils tentent de joindre les deux bouts, et trouvent une forme d'équilibre et d'espoir. Le film qui inspire Gwendoline Gauthier, la comédienne.
- *Pauvrophobie*, une web-série diffusée sur BX1 en 2018, est regardable en ligne. 12 épisodes de cinq minutes, drôles, belges et bien foutus, qui mettent en évidence les clichés sur les pauvres. www.pauvrophobie.be

- *Le géant égoïste*, film britannique de Clio Barnard (2013). Deux adolescents grandissent dans un quartier pauvre de Bradford. Exclus de l'école, ils sont embauchés par Kitten, le ferrailleur du coin, pour le fournir en métaux. Ce film revisite avec brio la nouvelle d'Oscar Wilde du même nom.

Sites internet

- Sur le site *de Amnesty International*, dans la section jeune, on trouve un dossier pédagogique *Mon corps, mes droits*, qui parle des droits sexuels et reproductifs des filles et des femmes, avec un cahier d'exercices, des fiches d'action, des animations... Tout ça gratuit ! <https://jeunes.amnesty.be/jeunes/nos-campagnes/les-droits-sexuels-et-reproductifs/materiel-pedagogique/article/dossier-affiches-cartes-mon-corps-mes-droits?lang=fr>
- La mallette pédagogique *Protection sociale pour tous* créée par le CNCD-11.11.11 propose un panel d'outils pour bien comprendre les enjeux de ce système de solidarité, au Nord comme au Sud. Super, gratuit, et disponible ici : <https://www.cncd.be/mallette-pedagogique-protection-sociale-pour-tous>
- *ADT Quart Monde* (Agir Tous pour la Dignité) est un mouvement international qui entend mettre fin à la pauvreté en intégrant les personnes qui la subissent. Ils sont actifs dans 30 pays, et proposent une série de conférences, de publications, de vidéos de témoignages... <https://atd-quartmonde.be/>
- *Misogyne police*, sur Youtube, aborde avec humour les questions liées au genre et aux droits des femmes. Il s'agit du programme *#stopsexisme* de l'ONG Le Monde selon les Femmes. Par exemple sur le thème Sexisme et langue française : <https://www.youtube.com/watch?v=F4tIY3jOoeE>
- Sur le site du Groupe inter-universitaire Recherche et Pauvreté, on trouve des faits, des chiffres et des articles actuels. Il s'agit du service public de lutte contre la pauvreté, la précarité et l'exclusion, au regard des droits de l'homme. <https://www.luttepauvrete.be/>

THEATRE DE POCHE

Chemin du Gymnase 1a-1000 Bruxelles

Arrêt Longchamp : tram7, bus 38 et station Villo n° 244

Arrêt Legrand : tram 7 et 94 et station Villo n° 71

reservation@poche.be – 0032 2 649 17 27

info@poche.be – 0032 2 647 27 26

poche.be

IBAN : BE97 5230 8020 6749

Contact production et diffusion :

Anouchka Vilain
production@poche.be
0496/10.76.91

Contact pédagogie et médiation :

David-Alexandre Parquier
prof@poche.be

Contact presse :

Clarisse Lepage
presse@poche.be
0473/40.59.80

Contact communication :

Wyzman Rajaona
communication@poche.be

Ecriture : Elodie Mopty

Affiche : Olivier Wiame